

Infuser le silence

Poésie Antoine Boisclair

Dans ce premier recueil sobre et efficace, Justine Lambert identifie les plantes sauvages qui l'entourent. La posture naturaliste l'aide notamment à traverser l'épreuve du deuil.

« Dire le tout petit, c'est énorme » : telle est la devise de la jeune maison d'édition Omri, qui publie des recueils de poèmes aussi soignés que discrets. J'aime cette humilité ambitieuse – ou cette ambition teintée d'humilité ? – qui nous change du ton parfois criard de la poésie contemporaine. Lyrisme maîtrisé, sobriété dans l'emploi des images, douceur de la voix : tous ces éléments qui caractérisent l'écriture du premier livre de Justine Lambert – une « artiste pluridisciplinaire qui travaille pour Air inuit », ai-je appris en naviguant sur la toile – font écho au programme éditorial de la maison. Il y a dans *Il fleurit* une posture teintée de modestie qui attire ma sympathie : « les plantes indigènes / fleurissent pour elles seules // secrètes / fragiles / éphémères », écrit l'autrice qui se sent « concernée » par la végétation des lieux qu'elle parcourt. Que cherche-t-elle ainsi, la *Flore laurentienne* de Marie-Victorin sous le bras, dans la solitude des forêts nordiques ? Du thé du Labrador, comme elle le suggère dans un poème ? Des bleuets ? « J'arrache les silences / de la roche-mère », note à un certain moment Justine Lambert, « pour les infuser / lentement ».

Une poésie naturaliste ?

Dans un espace géographique qui pourrait être celui de la Côte-Nord ou du Grand Nord, la poète explore un territoire vaste et solitaire ; elle marche, « ampoules aux pieds », sur un chemin chargé de mémoire. Jamais nombriliste, cette écriture est tournée vers le dehors, c'est-à-dire vers l'observation de la nature, des particularités géographiques ou végétales. Un vocabulaire riche et précis révèle qu'elle « habite un caoudeyre » (une dépression creusée par le vent dans le sable des littoraux) ; il nous apprend en outre à identifier le « raisin-d'ours »,

la « salicorne » et le « cambium ». On observe l'« asclépiade » et la « mycorhize ». Rien de précieux ou d'hermétique dans cette précision lexicale : Lambert cherche plutôt à nommer ce qui l'entoure. Nommer pour mieux comprendre. Nommer pour mieux habiter le territoire.

*Rien d'extravagant
dans cette poésie.*

Un tel rapport à la nature, à l'observation des plantes et des particularités géographiques, nous situe sur le terrain du *nature writing*. Cette poésie ne possède pas l'ampleur des proses d'Annie Dillard, mais elle s'inscrit dans une mouvance nord-américaine et québécoise à laquelle on pourrait associer la littérature autochtone et un auteur comme Jean Désy. Il suffirait de peu pour que cette poésie s'élève au-delà de l'intimisme naturaliste. Pour qu'elle fasse entendre quelque chose qui se situerait au-delà de ce qu'elle nomme :

*dans le départ
des oies sauvages
un avertissement
se loge
du balcon de vos maisons
c'est un tonnerre silencieux*

Approvoiser la mort

À l'échelle de la littérature québécoise, les références à la *Flore laurentienne* ne sont évidemment pas nouvelles. L'intérêt de *Il fleurit* repose surtout sur la manière dont l'observation de la nature permet à l'écrivaine de traverser l'épreuve du deuil :

*j'entrepose ses paroles
à un endroit souvent délaissé
pourtant vital*

*entre
les bourgeons et les rhizomes
il persiste*

Qui est ce « il » ? De quelle manière persiste-t-il ? On ne le saura jamais tout à fait vraiment, mais on apprend au fil des pages qu'un homme de l'entourage de la poète vieillit (« il bûche ses épreuves / en cordes de tristesses / son corps le quitte / pendant que les chiens / courent dans le chemin ») et qu'il finira par mourir. Cet homme aimé, qui pourrait être un père ou un grand-père, est porteur de sagesse. On constate aussi que son décès est envisagé comme une fusion dans un grand Tout : « je comprends / l'état de ses paysages // je lui souhaite d'habiter un endroit / en lui / qui apaise ». Les plus beaux poèmes du recueil donnent à la mort un visage rassurant. Mourir, c'est « absorbe[r] / les odeurs inédites » de la forêt. C'est apprendre à s'effacer au profit de ce qui nous dépasse. La nature accompagne le deuil ; les fleurs et les arbres préservent la mémoire des disparus : « à sa mort / l'urgence / de transplanter ses vivaces // près des érables / il fleurit ».

Rien d'extravagant dans cette poésie. Rien de déroutant, mais plusieurs vers apaisants qui donnent envie de partir en forêt, un guide des fleurs sauvages à la main, pour apprendre à donner un nom à ce qui nous entoure. « Je ne serai jamais seule », remarque Justine Lambert à la toute fin de son errance. C'est parce que nommer les éléments de la nature permet de lui donner un visage. Un visage humain qui aide à apprivoiser la perte.

